

## Le Prénom de la dame africaine

J'étais fier d'être belge non pas à cause des frites, des bandes dessinées de l'école de Marcinelle, de la prose de Simenon ou même de celle de ces bien plus grands écrivains, méconnus dans leur propre pays, que sont Conrad Detrez, Marcel Thiry ou André Baillon ; j'étais fier d'être belge, non pas en pensant aux portées de la Famille Royale, à la raquette de Justine Hénin, à l'épée du massacreur Godefroid de Bouillon ou à d'autres gadgets exposés pour créer maladroitement des mythes nationaux, pas même dignes du dédain d'un Roland Barthes ; j'étais fier d'être belge parce que cela ne voulait rien dire, voilà tout. J'étais fier d'être belge parce que je ne me sentais pas appartenir à une nation, relever, ressortir d'une nation, m'identifier ou me réduire culturellement à elle. J'étais fier de vivre dans un État où il n'y avait pas, ou si peu, besoin de cette forme d'hygiénisme culturel, de ce projet d'homogénéité du vivre ensemble, au final, de cet appauvrissement extrême, de cette footballisation de l'identité d'un peuple qu'appelle l'idée de nation. J'étais fier d'être un apatride sédentarisé, enraciné, d'être né quelque part et d'en jouir sans devoir en rendre grâce ou en être mobilisable, instrumentalisable ; j'étais fier d'être belge.

J'étais fier d'être belge parce que notre volonté de vivre ensemble sans devoir être habités par une nation nous permettait une vraie aptitude à *pratiquer* ce rapport aux autres dont le nom a été si souvent galvaudé : la tolérance. Je pensais que, même quand nous étions mesquins ou médiocres, nous avons une capacité presque innée au respect, à l'indifférence bienveillante, pragmatique à l'égard des autres.

Bien sûr, tout n'est pas si simple : l'État belge s'est trop souvent comporté comme une nation, et le peuple belge, ou l'une ou l'autre de ses composantes, a bien souvent joué le jeu de la nation, tragiquement mimé la nation, d'abord en opprimant les Flamands puis, surtout, en exploitant sans vergogne le Congo après avoir été complice du génocide pragmatique qu'y perpétrèrent, sous les ordres et au profit de Léopold II, les plus ignobles de nos aïeux. La Belgique a trop longtemps, au sens figuré, coupé la langue aux Flamands et, au sens propre, coupé les mains des Congolais. Aujourd'hui, c'est aux Wallons qu'elle coupe le souffle, la voix : la parole. Et si l'État belge a fini par reconnaître ses torts vis-à-vis des Flamands, il n'arrive toujours pas à admettre le caractère profondément immoral de sa (la) démarche coloniale, comme en témoignait cette opération de propagande à prétention scientifique que fut l'exposition *La Mémoire du Congo* : les crimes inénarrables du léopoldisme, conséquences nécessaires, syllogistiques, logiques d'un système d'exploitation littéralement concentrationnaire, y étaient qualifiés d'abus !

Au fond, si j'étais fier d'être belge, c'était parce que je croyais que malgré tout ce que nous pouvions avoir fait ou ce que certains d'entre nous faisaient (écrasant la défense, l'amour de leur culture et de leur langue dans le gangue étroit et imbécile d'une nation « flamande »), nous n'étions pas capables d'être de mauvaise foi et que nous pouvions encore, contrairement aux autres peuples européens, *avoir honte de nous*.

Ce n'est pas une chose anodine ou facile que d'avoir honte. La honte – la honte intégrale, pas la fausse honte de midinette – est un signe et un vecteur de santé, de grandeur morale ; elle rend humble et prudent ; elle oblige la volonté, la vanité, l'ambition et même les certitudes à faire un pas en arrière – et c'est précisément ce pas en arrière qui permet le respect de l'Autre, cette fameuse tolérance.

Ce qui se passe aujourd'hui, les discours médiatiques et les crimes racistes, abrupts, cruels, absurdes qui *ne secouent pas* notre pays attestent que j'avais tort, à tout le moins que ce en quoi je croyais n'a désormais plus aucun sens, n'existe plus ; que nous sommes devenus comme les autres, avec moins de clarté et de style, c'est-à-dire sur ce mode un peu ridicule qui caractérise toujours les imitateurs, les suiveurs.

Songez à ceci : dans ce triple assassinat perpétré par un skinhead du Vlaams Belang, on n'a même pas été curieux de connaître les prénoms de ceux qui sont morts ; on a plus entendu celui de l'assassin que ceux des victimes. Contrairement à Joe, l'adolescent bruxellois de moyenne bourgeoisie, gentil, souriant, les cheveux en bataille, pourvu d'un prénom de chanson, scout et joueur de trompette qui avait tant d'amis et a été poignardé pour son MP3, les victimes du skinhead sont sans personnalité, sans consistance ; elles ont été

médiatiquement, publiquement réduites à ce pour quoi leur assassin les a abattues : leur origine. Elles ne sont que la motivation du tueur, son œuvre. Le meurtre de Joe était d'autant plus absurde que Joe était Joe, que l'on disposait de tous les éléments permettant, induisant une complète empathie ; le meurtre *d'une Africaine, d'une petite fille* et la blessure grave occasionnée à *une dame turque* sont d'autant plus absurdes que les victimes *ne sont personne*, juste des abstractions, des *causes* (dans les deux sens du terme) pour racistes et antiracistes. Pire, on s'est davantage ému des motivations, du « parcours » de l'assassin raciste, voire de l'arme qu'il a utilisée, que de la mort de ces pauvres gens. Le moyen a plus frappé que le résultat. Les rôles plus que les personnes.

Dans « l'affaire Joe », la victime, belge de souche, a été parée de tous les attributs d'une personne humaine (une histoire personnelle, un visage, des émotions, des passions, des amis intervenant individuellement) alors que son assassin était réduit à ses traits (les traits ne forment pas un visage) et à son origine ethnique, puis à sa nationalité (un visage vaguement filmé par les caméras de vidéosurveillance, des cheveux et un teint sombre, un tee-shirt streetwear indiquant une classe sociale). Dans l'affaire de l'assassinat d'Anvers, on assiste à la situation exactement inverse : les victimes sont réduites à leurs traits et à leurs origines (pas d'histoire personnelle, de passions, de goût ; une émotion des proches collectivement montrée) alors que l'assassin se voit construire une personnalité (un prénom, une filiation, il fait des études d'agronomie, est un élève sans problème à l'école jusqu'à un incident mineur qui amène son renvoi, etc.). La question qu'il faut donc poser est : pourquoi Joe et Hans (c'est le nom du skinhead) sont-ils médiatiquement construits comme des personnes, et pas les autres ? Précisément parce que les autres sont les autres, ils ne sont pas dignes d'empathie ; il est utile, pour raconter ce que nous sommes, de les réduire à des figures presque mythiques de l'Autre : l'Autre victime et de l'Autre menace. Tous deux doivent être mis à distance parce qu'ils sont les objets d'un discours et de l'agir, alors que Joe et Hans sont les sujets d'un récit ; ils ne jouent pas dans la même pièce, ils participent à des univers parallèles, à des ensembles radicalement différents qui ne font que se croiser. Joe et Hans sont les sujets d'un récit ; l'assassin de Joe et les victimes de Hans sont les éléments d'un contexte. Autrement dit, dans l'histoire que les médias racontent, il y a deux catégories, ceux qui ont de la profondeur, de la consistance, qui sont dignes d'être plaints (Joe) ou moralement condamnés, c'est-à-dire compris mais pas excusés (Hans), et il y a ceux qui sont creux, agents (l'assassin de Joe) ou objets (les victimes de Hans) du contexte, de quelque chose qui n'appartient pas au monde de la vie, de la vie intérieure, celle qui est supposée à tout être et à divers degrés semblable à nous.

Ceux qui appartiennent à l'ensemble « contexte » sont ce que sont tous les éléments d'un contexte lorsque l'on doit agir en fonction de lui : soit un décor (dans le cas du tourisme), soit des ressources (en art, en production, etc.), soit, surtout, un problème à résoudre (dans la vie quotidienne). Le contexte dont il est question ici relevant de la vie quotidienne, il est clair que les Autres sont présentés et perçus, pour l'assassin de Joe, comme un problème (à résoudre), pour les victimes de Hans, comme une ressource (à mobiliser). Ce qu'ils sont pour eux-mêmes n'a aucune importance, ni aucune matérialité...

J'étais fier d'être belge parce que je croyais que, peu ou prou, le fait de ne pas relever d'une nation, d'une culture nationale, nous permettait de considérer l'Autre un peu moins comme un Autre ou nous-mêmes un peu moins comme un « même ». Je me suis trompé. Le seul espoir qui demeure, réside dans la honte que je ressens – encore – de ne pas savoir le prénom de la dame africaine.

**Frédéric DUFOING**  
Mai 2006